

Loys Masson

Les tortues



éditions de
L'ARBRE VENGEUR
collection l'alambic

Loys Masson

Les tortues

Préface d'Éric Dussert

Quittant les Seychelles ravagées par une épidémie de variole, la *Rose de Mahé* s'éloigne avec une cargaison étrange : des tortues géantes, dont on entend les inquiétants déplacements dans la cale. L'équipage du navire rêve de fortune depuis que la capitaine a annoncé qu'il y aurait de l'or au bout du voyage, mais c'est un prisonnier, silencieux, qui détient la clef de ce trésor. Tous ignorent que le germe de la mort a embarqué avec eux...

Cette aventure, aussi belle que terrifiante, racontée des décennies plus tard par le dernier survivant, n'est cependant pas que celle de marins de fortune. Dans un univers de lumière et de ténèbres, au cœur d'un mystère immense, elle nous emporte vers des horizons où imaginaire et réel se confondent.

Loys Masson, immense écrivain noyé dans l'oubli, y déploie sa langue aux éclats aveuglants, avec des accents qui rappellent les plus beaux textes de Melville.

Voici un chef-d'œuvre sur lequel le temps semble n'avoir pas eu de prise et dont les beautés ne devraient jamais s'écailler.

Couverture : Gérard DuBois

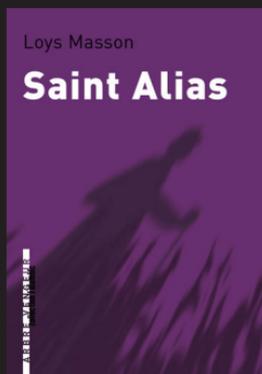
www.arbre-vengeur.fr

L'AUTEUR

Loys Masson (1915-1968) est originaire de l'Île Maurice. Débarqué à Paris au tout début de la guerre, il entre dans la Résistance dont il deviendra un des plus grands poètes. Chrétien et communiste, Secrétaire du Comité National de la Résistance puis rédacteur en chef des *Lettres Françaises*, il se consacrera ensuite exclusivement à l'écriture. C'est chez Robert Laffont qu'il produira ses plus belles œuvres : des *Tortues* (1956) à son recueil posthume *Des bouteilles dans les yeux* (1970) dont nous avons extrait trois nouvelles pour notre livre *Saint Alias*. *Le Notaire des noirs* reçoit le Prix des Deux-Magots en 1962. Il publiera de la poésie jusqu'au bout, soutenu notamment par l'éditeur Robert Morel.

« C'est pour moi l'un des seuls d'à présent qui ait une voix. Et elle va droit en moi. »

Henri Michaux



LES TORTUES

LOYS MASSON

LES TORTUES

Préface d'Éric Dussert

L'ARBRE VENGEUR

collection l'alambic

dirigée par Éric Dussert

sed saepe cadendo

Déjà parus dans cette collection :

Saint Alias de Loys Masson

Quinzinzinzili de Régis Messac

La Cité des fous de Marc Stéphane

Un Drame affreux chez les "tranquilles" de Marc Stéphane

Piotruś de Leo Lipski

Les Ruines de Paris en 4908 d'Alfred Franklin

Le Manuscrit Hopkins de R. C. Sherriff

Harengs frits au sang de Jean Duperray

Le Monstre de Gaston Chéreau

Échec à la concierge d'André de Richaud

Ceux du trimard de Marc Stéphane

Le Club des Neurasthéniques de René Dalize

Le Roc d'or de Théo Varlet

Aubervilliers de Léon Bonneff

Les Jeunes Constellations de Rayas Richa

Mon caméléon de Francis de Miomandre

La Grande vie de Jean-Pierre Martinet

Monsieur Tristecon, chef d'entreprise de François Caradec

Derrière l'abattoir d'Albert-Jean

Petite Tétralogie du Fallacieux de Gilbert Lascault

PRÉFACE

Loc-bloc, dame-jeanne et livre de loch

« Si notre civilisation devait dessoûler deux jours de suite,
le troisième elle crèverait de remords. »

Malcolm LOWRY

Pour Fred J. et Oso B.

NOVEMBRE 1904, la *Rose de Mahé* croise au large des Seychelles. On n'entend à bord que les vagues caressant la coque et un bruit qui ébranle les nerfs, « *loc-bloc* », « *loc-bloc* », interminablement. Taraudant, il est provoqué par le déplacement maladroit de tortues géantes sur le pont, malodorante cargaison d'un brick voué à la contrebande et engagé une nouvelle fois dans une scabreuse aventure. Ce que confirme un placide incipit : « *Nous avons été, à bord de la Rose de Mahé, les derniers vrais aventuriers de ce coin du monde.* » Nouvelle *Hispaniola* commandée par le capitaine Eckardt, elle est en quête d'un trésor qui le hante depuis des lustres. Progressant sous de curieux augures, elle voit le ciel s'assombrir et les signes inquiétants s'intensifier. « *L'atmosphère est celle des avant-typhons, cet air épais, chargé, de certaines églises qu'on ne s'imagine consacrées qu'aux*

enterrements.» Tandis que sévit dans l'archipel une grave épidémie de variole, le *Bombay Noon*, un deux-ponts noir aux cheminées couronnées de bleu, couleur de la Vierge, semble en outre prendre la *Rose de Mahé* en poursuite...

Roman de l'obsession, de la menace et de la lutte du Bien et du Mal, *Les Tortues* glissent lentement de l'envoûtement au drame par le truchement des souvenirs d'un marin à la face ravagée par les séquelles de la maladie. Dans «l'odeur térébenthine des manguiers», celui qui vit de l'insémination des vanilliers brûle intérieurement depuis ce «voyage» de la *Rose de Mahé* et revit l'horreur hallucinée de scènes tragiques qui le posséderont, le reste de sa vie durant, sous la forme de hantises et de cauchemars.

«*Soigne ton imagination, frelon!*», c'est le conseil que lui adressait Eckardt lorsqu'il faisait cas de ses mauvais pressentiments. Depuis lors, le marin ne ressent plus que les affres du drame : «*Je brûle*». Comme son visage est grêlé, l'âme du marin porte les marques de sa malédiction. «*Je regarde derrière, c'est un pêle-mêle, un kaléidoscope rouge qu'il m'est impossible de reconstituer. Je l'agite, je le fais tourner : les cristaux ne se recollent pas – ces heures si lourdes qui précéderent notre appareillage. Il n'y a plus que Bazire [...] dans une clarté pourpre qu'il crée lui-même comme Satan éclaire Satan*».

C'est en 1956 et avec ce roman que Loys Masson se hisse au rang des grands romanciers de son siècle. Tout en convoquant Robert Louis Stevenson et Joseph Conrad, la critique le nomme dès lors «le Melville français». Ce titre

de prestige lui est attribué sans nul contredit, sans contestation d'aucune sorte. L'événement n'est pas peu étonnant : Loys Masson n'avait été jusqu'alors qu'un poète catholique et communiste, un Mauricien installé en France – il est arrivé exactement deux jours avant la déclaration de guerre –, caché durant l'Occupation, proche de l'éditeur des poètes engagés Pierre Seghers¹, et à ce titre en grande proximité avec la Résistance qui lui offre sitôt le conflit terminé la direction des *Lettres françaises*. Mais, romancier, Loys Masson l'est alors assez peu dans les esprits, malgré huit volumes romanesques entre *La Clef et l'étoile* (Gallimard, 1945) et *Tout ce que vous me demanderez* (Éditions de la Paix, 1952), des livres qui n'ont pas défrayé la chronique. Cependant, en 1956, on ne se demande tout à coup plus comment, du jour au lendemain, on en arrive à le placer sur les traces du plus grand des Américains.

Si l'expérience des *Lettres françaises* se termine tôt pour Masson, parce qu'il est trop catholique et que cela ne convient pas aux camarades d'une parfaite orthodoxie communiste, Loys Masson n'a pas rangé ses stylos, ses crayons et ses plumes. Il est poète, toujours, et il écrit pour la radio, beaucoup. Quoique ses fictions n'aient pas donné lieu à des ovations impérissables, son activité de prosateur n'a échappé à personne : on admet ici et là la surprise causée par un *Saint Alias* (Trois collines, 1947²), épatant person-

1. Comme il le sera plus tard de Robert Morel, l'éditeur chrétien.

2. Talence, L'Arbre vengeur, coll. «L'Alambic», 2007.

nage secouant les canons bibliques, on note ses récurrentes incursions dans le domaine du roman maritime avec *Tous les corsaires sont morts* (Ferenczi, 1947) et *Les Mutins* (Éditions de la Paix, 1951)... Il n'en reste pas moins qu'une déception plane dans la mesure où il ne renverse pas d'enthousiasme le petit monde de la librairie. On l'apprécie, certes, mais on reste dans l'attente.

Avec *Les Tortues*, cette dernière est oblitérée: son importance s'impose avec fulgurance. On constate que sa littérature est libre et puissante comme une mer démontée, et que, comme un orage équatorial, elle balaye les idées préconçues. Lui-même se révèle quatre ans après la publication de son précédent roman, ressourcé, équipé d'une énergie folle, troublant et capable d'étonnants ravages. Quels autres écrivains français – des deux sexes – peuvent se prévaloir d'avoir jamais été comparés à Herman Melville ?

Si cette proximité et les comparaisons qu'on forgea ensuite en le liant à Nathaniel Hawthorne ou Conrad n'ont pas suffi à tenir son œuvre hors des griffes du Temps – et de M^{lle} Indifférence, sa complice –, on se demande bien ce qu'une nouvelle préface posée en périptère pourra bien apporter à la notoriété de ce grand des Lettres. Puisque, contrairement à ce que les ignorances stratifiées depuis plus d'un demi-siècle ont refusé de voir, Loys Masson est bel et bien une sorte de titan.

À ce propos, il faut noter que Loys Masson avait pris avec *Les Tortues* des accents fiévreux et foudroyants, bibliques pour tout dire, que son frère André Masson, journaliste et

romancier beaucoup plus terrien, trouvera à son tour dans *Un temps pour mourir* (Calmann-Lévy, 1962³). Les deux frères semblent discuter par livres interposés. Voué comme André à interroger Dieu et son fidèle ennemi Satan, Loys poursuit néanmoins sa route propre avec *Les Anges noirs du trône* (1967) où l'*Ellery Prince* du capitaine Hogdson prend son quart de malheur, à l'instar des *Mutins de La Marie-Longue* qui sillonnent un Océan fantastique et cruel.

Les indices étaient sous nos yeux. À propos des *Tortues*, *L'Express* s'était écrié : « *C'est L'Île au Trésor écrite par un poète de la race de Saint John Perse* ». On lui décerna aussi du « *poète claudélien* », qui faisait suite au « *romancier melvillien* » attribué pour « *sa façon identique d'embrasser le monde dans sa totalité, du sordide absolu jusqu'à l'absolu de la lumière, de la vulgarité complète jusqu'à la poésie la plus exquise* » (Étienne Lalou). Et Loys Masson était à l'évidence profondément poète – certains fragments des *Tortues* sont des poèmes en prose. On lui trouva aussi l'œil allumé du visionnaire. Ses *Sexes foudroyés* (Robert Laffont, 1958) forment d'ailleurs un apologue que l'on associe rapidement au *Mardi* de Melville. Le critique Claude Roy déclare qu'« *on referme le livre avec angoisse, admiration, et mauvaise conscience* ».

Les Tortues sont bien le chef-d'œuvre d'un écrivain puissant et lui valent consécration. Directement inspiré des *Encantadas*⁴, « *Les Îles enchantées* » d'Hermann Melville

3. Nouvelle édition : Marseille, Éditions du Typhon, 2020.

4. *The Piazza Tales*. — New York, Dix & Edwards, 1856.

qui apportait avec ce récit de voyage une impressionnante pièce au monument de la tortue dans la littérature – majestueuse mais ambivalente —, Loys Masson s’est emparé de l’animal pour en faire le repoussoir et le protecteur des Hommes tout à la fois. Maléfiques, handicapées par une malédiction d’outre-temps, porteuses de mort, les créatures antédiluviennes ont trouvé dans le seul Bazire un intercesseur auprès de l’équipage et du narrateur, qui reste perplexe face à cet animal qui le dégoûte profondément, auquel bientôt le liera une haine terrible. On est loin de la tortue somptueuse d’Huysmans placardée de gemmes, mais on pense aussitôt à la « *tortue-fée* » ambiguë que Loys Masson promènera à nouveau dans un conte enchâssé dans son roman *Lagon de la miséricorde* (1964). Comme les amies de Bazire, la tortue-sortilège est aussi tortue-protectrice :

« Là-bas, regardez, la Tortue-Fée... Vous la voyez ? [...] On assure qu’elle porte sur sa carapace douze diamants disposés en triangle et qu’à la pleine lune la mer en est illuminée et tout devient le lait de l’ânesse que but Jésus. On l’aperçoit en général que de loin en loin et c’est présage de bonheur pour les cœurs purs. Elle se cantonne le plus souvent dans les profondeurs, là où notre vieux Pacifique gronde même quand il est de bonne humeur. Que ne vous réserve-t-elle pas de vous faire signe avant tant de ponctualité ! » Reste que pour le marin de la *Rose de Mahé*, les tortues déchirent les rideaux de l’horreur : *« Ces créatures magiques soudain passées, en une nuit, d’une indicible solitude au pont populeux du navire m’affectèrent plus que je ne le saurais dire. »*

Herman Melville déjà soulignait leur « *suprême malédiction*⁵ », ne tarissant pas de commentaires impitoyables à leur rencontre. Elles lui paraissent « *figées, coulées, engluées dans le corps même de la mort cadavérique* ». Il rappelle que « *la plupart des marins ont nourri pendant longtemps une superstition aussi grotesque que terrifiante. Ils croient sincèrement que tous les méchants officiers de marine – et tout spécialement les commodores et les capitaines – sont, à leur mort (et dans certains cas, avant leur mort), transformés en tortues et, partant, condamnés à rester sur ces brûlantes aridités, seuls et uniques seigneurs de l'Asphalte.* » Très vite, le portrait tracé par Melville devient *moral*, ce qui ne manque pas de surprendre : « *l'apparence de ces créatures n'est pas sans évoquer quelque intime condamnation. Aucune forme animale n'exprime avec un tel air de supplications l'éternel chagrin et le désespoir de la punition; cependant que la pensée de leur merveilleuse longévité ne manque pas de renforcer cette impression.* » D'avoir survécu au Déluge, elles n'en purgent pas moins une peine, ces Sisyphe du règne animal, et c'est sans doute cette menaçante exécution d'une sentence divine, imprescriptible, incompréhensible pour l'individu Melville qui provoque chez lui ce sentiment d'angoisse partagée par le narrateur de Masson. Melville, déjà, ne parvenait pas à s'habituer pas aux « *soudaines apparitions des sombres carapaces et les longs cous languides émergeant des buissons sans feuilles, quand je revois les rocs vitrifiés de l'île,*

5. *Les Îles enchantées*, traduction Michèle Causse. — Paris, GF, 1989.

usés et creusés de profondes crevasses au cours des siècles et des siècles par les lentes marches des tortues en quête de maigres flaques d'eau, je ne puis m'empêcher de penser qu'en mon temps, j'ai dormi, en effet, sur une terre malignement enchantée.»

L'analogie est plus profonde car Melville partage avec le marin des *Tortues* des hallucinations terribles: «*j'ai attiré l'attention de mes camarades par mon regard fixe et mon soudain changement d'expression car il me semblait voir émerger lentement de ces solitudes imaginaires et ramper lourdement sur le sol, le fantôme d'une gigantesque tortue, portant sur le dos, en lettre de feu: «Memento *****».*

Tout dans les *Tortues* de Masson forme écho aux *Encantadas* de son glorieux prédécesseur. Ainsi la scène de l'embarquement des tortues sur le bateau existe elle aussi sous une autre forme chez ce dernier: «*On lança des cordes et, non sans fatigue, on hissa bientôt sur le pont trois immenses tortues d'aspect antédiluvien. Elles ne semblaient point d'origine terrestre [...], noires comme les vêtements de deuil d'une veuve, lourdes comme des crédences, dotées de vastes carapaces médaillonées et arrondies – tels des boucliers entaillés et bosselés dans une bataille – hérissées ça et là d'une mousse verdâtre, et gluante de l'écume marine. Ces créatures magiques soudain passées, en une nuit, d'une indicible solitude au pont populeux du navire m'affectèrent plus que je ne le saurais dire. Elles avaient l'air nouvellement émergées des fondations du monde. Identiques aux tortues sur lesquelles l'Hindou fait reposer notre sphère.*

Je les inspectai de plus près avec une lanterne. Quel aspect digne de vénération et d'adoration ! Sur le rude écaillage et sur les fissures des carapaces craquelées, quel beau manteau de verdure fourrée ! Je ne vis plus là trois tortues. Elles s'appendirent, se transfigurèrent. J'eus l'impression de voir trois Colisées romains dans la splendeur de leur délabrement. »

Et comme le narrateur de Masson, Melville les entend provoquer ce qui, sur la *Rose de Mahé* fourbira un « loc-bloc » térébrant : « reposant dans mon hamac, cette nuit-là, j'entendis au-dessus de ma tête les lentes et traînantes reptations des trois pesantes étrangères sur le mont encombré. Elles étaient si stupides ou si résolues qu'elles ne contournaient jamais aucun obstacle. L'une d'elles cessa même tout mouvement juste avant le quart de minuit. Au lever du soleil, je la trouvai arquée comme un bélier contre le pied inébranlable du grand mât et luttant, de la dent et de l'ongle, pour se frayer un impossible chemin ». Et l'Américain de conclure « Que ces tortues soient victimes d'un enchanteur justicier, malin voire diabolique, rien ne le montre mieux que leur singulière manie de s'atteler plus souvent qu'à leur tour à une tâche sans espoir [...] et parfois, elles glissaient sur le pont avec un assourdissant fracas. Tout en prêtant l'oreille à ces traînassements et ces secousses, je me représentais le repaire d'où elles sortaient : une île parsemée de failles et de fondrières minérales, d'abîmes sans fond creusés au cœur de montagne déchiquetées, et couverts sur des kilomètres de fourrés inextricables. Je me figurais alors ces trois monstres obtus, farouches comme des forgerons, se contorsionnant à

travers les ombres dans les siècles des siècles: rampant si lentement et lourdement que non seulement les champignons et toutes sortes de végétaux fongueux poussaient entre leurs pattes mais encore qu'une masse fuligineuse croissait sur leur dos. Avec elles, je me perdis mille et mille fois dans des labyrinthes volcaniques, j'écartais les branchages d'interminables halliers pourrissants, et je finis même par me retrouver, en rêve, assis en tailleur sur la toute première, entre deux brahmanes pareillement montés, formant un tripode de fronts qui soutenaient la chape de l'univers.»

Fasciné aussi, Melville ne peut s'empêcher d'offrir aux tortues une place parmi les titans qui appartiennent aux origines du monde. D'où l'horreur contenue, et le respect instinctif, quoique dégoûté, au cœur de ce «*fantastique cauchemar que provoqua ma première impression de la tortue des Encantadas*». Il existe néanmoins une profonde différence entre Melville et le personnage de Masson : l'Américain a trouvé un moyen trivial mais radical de combattre son dégoût : «*le lendemain soir, aussi étrange que cela puisse paraître, je m'attablai avec mes compagnons de bord et me régalai allègrement de steaks de tortue et de ragoût de tortue: puis, le souper fini, sortant mon couteau, j'aidai à convertir les trois puissantes écailles concaves en trois originales soupières et je polis en outre les trois calapes plats et jaunâtres pour en faire trois fastueux plateaux.*» Où l'on rejoint Huysmans et ses orfèvreries... Jamais le narrateur des *Tortues* n'a quant à lui échappé à l'emprise des tortues. Depuis son enfance et pour toujours elles l'ont marqué du

signe de la malédiction, comme la mer l'a ravi : « *Je suis ivre de cette odeur d'iode* » (*Lagon de la miséricorde*). Loys Masson et l'océan, ça n'est pas une mince histoire, lui qui craignait tant « *l'esprit de l'eau morte, l'ange des dérivés* » (*id.*).

Une autre coïncidence relie le roman de Masson à Hermann Melville, comme un sceau volontaire, posé ostensiblement en creux par Loys Masson : au fameux incipit de *Moby Dick*, « *Call me Ismaël* » répond dans *Les Tortues* une absence totale d'identification du narrateur dont on ne saurait à peu près rien, si ce n'est qu'il fit au cours d'une lointaine jeunesse des études d'histoire latine et de grammaire. Seul cas au cœur de tout l'appareil fictionnaire de Masson, ce narrateur reste *sans nom*. Ne m'appellez pas, semble-t-il nous dire en antiphrasant, si l'on peut dire, Ismaël. Cependant, il est également indéniable que le livre est singulièrement habité. Se pose dès lors la question : par qui ?

Ce narrateur présent mais absent est tout juste désigné parmi les « frelons » du capitaine Eckardt, suppôt, fils de comptable de Rotterdam, trafiquant hauturier, ex-malfacteur qui convoite âprement le trésor d'un ancien complice, Vahély (Jules), de probable ascendance magyare. Notre narrateur anonyme, l'apôtre de la *Rose de Mahé*, reste le solitaire, le cuit, l'innommé. Comme un fantôme ne parvenant pas à quitter le monde des vivants, il erre parmi les maudits et les signes de leur malédiction qui est aussi la sienne. Et quel équipage ! « *Nous étions douze !* » insiste le narrateur, au cas où nous n'aurions pas saisi qu'une pareille Cène

cherche son accomplissement dans le drame. Un pandémonium que les «recuits» d'Eckardt, un équipage à figures de Bosch : on y compte Maccaïbo, Barthélémy à la tête de cheval, Pléniel aux longs bras cabriolant dans les vergues, Alléra, Johnet, Fernandeu, Lewis, Bazire... Bazire ! Cet être élémentaire et trouble. Louis Bazire, « *du monde des anges, des esprits et des dominations* » qui occupe tant l'esprit du narrateur et cristallise la plupart des forces actives de ce roman de l'emprise... Quant au capitaine Eckardt, dépassé, il ne peut plus que lancer : « *Et moi, pourquoi est-ce que je ne demande pas qui est ce matelot à qui je parle ?* » Le même qui clame, comme par hasard, « *Seamus Eckardt, c'est mon nom, et je n'aime pas les insolents !* » Mais quel est le nom de celui qui n'en a plus ?

Tout au plus apprendra-t-on que ce narrateur vit de l'insémination des vanilliers dans l'odeur térébenthine des manguiers et qu'il porte les stigmates : « *Je suis une gravure de l'enfer, je le sais* ». Indéniable aussi qu'il a vu. Mais quelles visions ? A-t-il interprété les signes ou s'est-il soumis aux délires que l'alcool de la « *confessante dame-jeanne* », le rhum qui imbibe chaque page de son récit, lui a imposés ? « *Je l'admets, j'avais bu. J'avais bu un grand verre de rhum pour me remettre ; mais peut-on tout ramener aux dimensions de l'ivresse comme il le voudrait dès que nous parlons du « Voyage » ?* »

Les plus vigilants des lecteurs se sont rendu compte que ce livre est l'équivalent français d'*Au-dessous du volcan* (1947). Et sa confession consiste bien en « *Une gueule de bois comme*

une grande houle sombre d'océan finalement roulée dans le vent contre un vapeur qui coule» (Malcolm Lowry). Entre le trauma d'enfance et le delirium tremens, Loys Masson raconte «*le délire, grande dimension*» qu'on ne peut pas limiter à une intoxication alcoolique. Car se pose la question des pressentiments et des signes, ainsi que des visions qui sont comme «*regard rouge du bourreau de Mombassa*» qui, à l'instar du chandelier aux sept vierges noires dont on ne sait s'ils marquent les futurs morts ou s'il appartient au seul narrateur hanté. *La Grande Peur dans la montagne* (1925) de Charles-Ferdinand Ramuz montrait déjà qu'il n'est guère utile de se parer de certitudes pour vivre la peur. D'autant plus si l'on est à l'instar du narrateur de Loys Masson un écorché vif, un hypersensible, capable d'éprouver que «*L'araignée du silence me marchait sur la peau*»... Dans son environnement le Noir Maccaïbo ou le capitaine Eckardt font figure d'êtres grossiers auprès desquels seul Bazire peut incarner la subtilité — quand bien même elle serait ambivalente, comme le soupçonne ce recuit de narrateur grêlé, qui ne parvient pas à voir en Bazire son complice dans l'épreuve majeure, son sauveteur. «*Allons, ne faites pas ces lippes de passe-boules. Gardiens de zoo*»!

En 1937, Loys Masson a vingt et un ans lorsqu'il publie *Fumées*⁶, son tout premier livre, un recueil de poèmes, parmi lesquels «*Intérieur*» décrit son horizon :

6. Port-Louis, La Typographie Moderne, M. Gaud & Cie, 1937.

*« Le Lit, la table et ses papiers,
un livre ouvert
auprès d'un cahier,
deux mélancoliques sous-verre,
une plume, un encrier,
des pages dans une filière,
de la cendre dans le cendrier,
une boîte d'allumettes, un verre
d'eau, un coupe-papier :
la cellule d'une solitaire
bien mortifié, —
si n'y venait la chimère
par les soirs bleus instiller
une lumière
d'Acropole avec un goût de lauriers. »*

Un peu plus tard, dans les *Cahiers du Sud* (avril 1941), il donne « Le Voilier Nord »...

*« où l'on dégueulait dans les étendues
un mélange d'amour et d'alcool »*

On y apprend incidemment que

*« le Nord cherché
le Nord n'existe pas »...*

C'est du reste pourquoi, peut-être, les trésors échappent à la vigilance têtue des plus braves.

En 1956, au moment de prendre un nouveau départ, le frelon Loys Masson se rendait-il compte qu'il allait foudroyer ses lecteurs avec son roman majestueux et troublant, gorgé de poésie et de sortilèges? Le jury Goncourt, prudent, omit de le lire et celui du prix des Deux-Magots se débrouilla mais un peu tard pour ne pouvoir lui attribuer aucun prix. Aussi se rattrapa-t-il lors de la parution de son très beau roman suivant, *Le Notaire des Noirs* en 1962. Une année faste pour son auteur qui est couronné par la fondation Del Duca pour l'ensemble de son œuvre. Mais c'est, au fond, du 7 avril 1943 que date la plus belle reconnaissance de Loys Masson. Ce jour-là, Henri Michaux fait à l'éditeur François Lachenal cet aveu à propos de Masson: « *Ce poète est pour moi l'un des seuls d'à présent qui ait une voix. Et elle va droit en moi.*⁷ »

Sans doute un tel hommage suffirait à n'importe quel auteur, fût-il hanté par la « *tartaruga, tortoise, tortuga, tortue, tortue...* », subit-il le « *sourd envoûtement* » de l'océan. Comme Masson l'écrivait lui-même dans son poème « *Lélian* », ces mots valent baume :

*« C'est après la course aventureuse
le retour au calme du vieux port ;*

7. François Lachenal, *Éditions des Trois Collines, Genève-Paris*, préface de Jean Lescure. — P., IMEC, 1995, p. 57.

*le môle, l'onde fine et nacreuse,
et le rond d'une étoile dans l'eau⁸ »*

D'autant qu'il y aura toujours, comme le savait fort bien ce fictionneur hors pair, « *des histoires ourlées de cyclones et de requins à conter.* »

Éric DUSSERT

8. *Fumées, op. cit.*

LES TORTUES

À Gérard Herzog.

NOUS AVONS ÉTÉ JE CROIS BIEN, à bord de la *Rose de Mahé*, les derniers vrais aventuriers de ce coin du monde. Maintenant j'en ai fini avec la mer. Je lui ai tourné le dos, à jamais. Je me garde loin des ports avec leurs rumeurs aigres, leurs tavernes, leurs bassins à radoub où l'esprit de voyage est assis parmi les charpentiers. J'habite dans les collines, au milieu des vanilliers. Au printemps, quand la terre rouge de mon pays est ointe d'une huile de grâce et qu'il faut, plant après plant, nouer ces fleurs au pollen trop timide pour qu'il y entreprenne lui-même la tâche de fécondation, je propose mes services aux planteurs. C'est presque le seul moment où je sors de chez moi, à part quelques courses inévitables ; et je ne me fais pas payer. Les planteurs m'apprécient. Ils disent que sans moi la saison ne serait pas tout à fait la saison ; ils savent que j'en serai le bon gardien en mes bons jours. J'en ai de mauvais où je bois, où j'ai même de terribles crises ; mais on me pardonne à cause de mes malheurs...

Il me semble dans ce travail presque de mère regagner une innocence. Chaque fleur fécondée est un fruit qui va surgir demain, une vie : mes mains deviennent porte-vies, faiseuses de vie, prière, elles sont comme exorcisées,

embaumées. Quelques jours, le temps de ce patient labeur, j'ai la sensation bienvenue d'un allègement, d'un adoucissement apporté à une créance. Peut-être, cette créance divine, finira-t-elle à la longue par s'effacer, consommée à l'entier par la mansuétude de Celui qui fit la colère et l'errance mais fit aussi la tendresse mariale des vanilliers aux fleurs vierges ? Peut-être obtiendrai-je la mort claire ? Car il n'est plus question pour moi de vivre : j'ai connu l'épouvante de trop près — et il est d'ailleurs bien tard.

J'essaie d'être généreux envers les gens, les bêtes. On me dit serviable. Les animaux m'aiment, surtout à cette époque des plantations en fleurs où il y a un homme nouveau, étrangement amoureux, en moi. Les coqs des bois guident leurs poules jusque dans mon jardin, sans crainte. J'installe de vieux arrosoirs dans les arbres pour que les martins puissent y nicher à l'abri des pluies. Ils ne manquent jamais de les utiliser, ne se dérangent pas lorsque je monte cueillir mes mangues dans leur voisinage ; et l'oiseau-banane, ce roitelet monastique et gris, symbole de l'humilité, est le compagnon de mes matinées. Peut-être toute l'année les bêtes m'aiment-elles autant et c'est moi qui m'invente cette soudaine poussée de la chaleur d'accueil, emporté par le sentiment de calme sauvetage que je rencontre alors ? Je ne sais pas. Il existe une autre époque où cela se produit, mais c'est moins franc : c'est quand les milliers de gousses dans les sécheries brunissent et assument leur parfum. Pourquoi, ah pourquoi ? Mais ma richesse se perd un peu dans la richesse unanime : tout est comme béni dans cette odeur

épiscopale, or et violet-aigu — les arbres et les hommes et le reste et les collines elles-mêmes flottent sur la senteur jusqu'aux avancées du ciel. Petit à petit cela s'atténue avec les ondées de l'hiver et le départ de la vanille en boîtes scellées vers les docks ; et le monde redescend espérer son ascension de l'année suivante.

J'aime tout ce qui vit, j'ai le droit de l'écrire. Je suis charitable envers chacun. Il est une seule créature pour laquelle je fasse exception : c'est la tortue. Celle-ci je la hais ; de toute l'ardeur même que j'apporte à mon commerce de vieil homme avec la continuelle jeunesse de la terre. En ce qui m'entoure, dans tout ce décor végétal et animal et minéral, coloré ou frissonnant, frais de feuilles ou chaud de poil ou de plumage ou de silence, j'essaie sinon d'oublier, de désarmer mon passé. En la tortue je le retrouve, immédiat ; et alors mon visage grêlé, cette pauvre et sale chose variolée qui était un visage d'homme, recommence à brûler comme si j'avais Satan sous la peau. Tous les chemins de miséricorde sont à suivre de nouveau vers la cité promise ; et l'accès en redevient à jamais interdit et l'épouvantable océan envahit la terre... et je n'ai plus devant moi, pierres, plantes ou bêtes, que le pont de la *Rose de Mahé*.

... La *Rose* naufragée corps et biens. Corps et âmes et tout. Loin des cales de grâce. Pour toujours.

Où je trouve une tortue, je la détruis. Elles sont assez rares heureusement chez nous et de taille mineure le plus

souvent : ce ne sont pas ces témoins monstrueux de notre condamnation dont l'image ne cessera jamais de me poursuivre. Je détruis les tortues comme par mécanisme, sans l'ombre d'une pitié. Je mets dans mon geste une haine plus vieille que moi — héréditaire, élémentaire. Et mon enfer crie et crie... J'étais beau garçon et j'aimais mon visage. À cinquante-neuf ans bientôt je m'en souviens comme d'un rêve d'éden. Les filles des ports m'étaient acquises sans marchandage. L'amitié, la confiance allaient aisément vers moi. Aujourd'hui j'ai cette passoire en guise de front et je serais objet de totale horreur si je ne me rachetais par ma bonté. Mais elle est comme cassée — peureuse et tatillonne.

Temps passé, et la punition qui ne sera pas levée ! Je vois une tortue et chaque trou de la variole dans ma figure se remplit. Tout éclate à nouveau, tout brûle et hurle...

Avec le même soin que j'emploie à disposer mes arrosoirs pour les martins ou des mangeoires secrètes dans les fourrés pour les coqs des bois, je place la tortue sur le dos. Je la cale avec des pierres, longuement, de telle façon qu'elle ne puisse se retourner — pour un peu je maçonnerais. Je la cale et la regarde. Peut-être que je l'aime alors, d'un immonde amour ? Millimètre après millimètre j'introduis mon canif dans la membrane assez molle qui lui recouvre le ventre. Je respire lourd. Je suis heureux. J'enfonce la lame juste assez pour que ce soit une blessure mortelle mais lente. Ah, je sais m'arrêter ! Je connais ce moment à un degré de jouissance qui ne pourrait être dépassé. Deux jours maintenant, trois, la tortue agonisera. Elle mourra